

Paul-Claude DELPECH

Balades en tirailleurs

Éditions Hugues de Chivré -2006

ISBN : 2-916043-09-8 Prix : 22,00 € TTC

(Compte-rendu de lecture : Jean-Pierre Thiebaut)

Un appelé au 7^e régiment de tirailleurs marocains

Homme du contingent envoyé en Algérie, l'auteur fait le récit de sa guerre, des mois passés dans une région, à l'est du pays, dont le nom est souvent évoqué pour cette période, l'**Aurès** ; ainsi que la **Kabylie** ou les Nementcha. Il en décrit les lieux, les paysages, les habitants, européens ou indigènes. Il raconte les marches, la chasse aux rebelles, les embuscades,... Histoire du quotidien, pleine d'humanité, de tristesse, d'une révolte face aux exactions des uns et des autres, mais aussi souvent empreinte d'humour, offert par ses **tirailleurs marocains** qu'il a encadrés, observés, et qu'il fait revivre dans toute leur confiante simplicité tout au long du livre. On découvre encore les populations rencontrées, anxieuses ou gaies, souvent meurtries, ou abandonnées à la misère.

Ce qu'il écrivait à ses parents, le premier janvier 1956, éclaire sur sa pensée profonde après plus de six mois en campagne :

Je ne crois pas qu'il puisse y avoir de héros en ces temps et en ces lieux, les vrais héros ne peuvent appartenir qu'à la guerre, et le chaos que nous vivons n'a pas droit au titre de guerre. Il n'y a pas officiellement de guerre. Nos inconscients dirigeants politiques, civils et militaires s'appliquent trop à affirmer que nous ne faisons que maintenir l'ordre sur le territoire national, prétextant que l'Algérie c'est la France. Mieux, nous assurons, disent-ils, la pacification. Contre qui? Envers un pauvre peuple de miséreux qui osent se révolter? Et des victimes de tous bords meurent chaque jour, par dizaines, par centaines.

Si l'héroïsme est tout simplement le courage, tous ici sont des héros.

Mai 1955. Ils quittent leur caserne d'Allemagne pour embarquer sur le *Kairouan*. Le sergent Germain Desvignes ne sait pas encore, lui, libérable dans trois mois, comme bien d'autres, qu'il va en Algérie pour une dizaine de mois.

La Kabylie. Le printemps algérien les accueille, le sergent Desvignes écrit : *Je suis complètement dépaycé, comment croire que nous sommes encore en France, en département français, où l'on vient nous dépêcher pour maintenir l'ordre.* Après quelques jours à Alger, c'est le départ.

La route qui mène en Kabylie lui offre de magnifiques paysages qui cachent les risques. L'installation faite, c'est la première opération. Déjà le premier accrochage, le premier tué. Ce sont les chaleureuses, mais aussi les délicates et pénibles rencontres avec les premiers villageois.

L'Aurès. Nouveau départ, nouvelle route, nouveaux paysages, nouveaux risques. Batna. Puis, des vestiges romains rappellent le riche passé; le passage à Khenchela est l'occasion de décrire la vie animée d'une cité où se mêlent militaires et diverses populations.

Enfin, la troupe arrive et s'installe dans une ferme isolée et abandonnée sur un plateau pour s'y retrancher. La vie est difficile. La recherche d'assaillants fait découvrir une pauvre famille vivant de si peu, effrayée, qu'on laissera dans sa grotte ; **et ils sont français, nous rappelle l'auteur.** L'aide médicale offerte à la ferme où viennent tous les misérables d'alentours rappelle *qu'une telle situation sanitaire au plus profond de la nation est inouïe, scandaleuse.*

On vit les marches harassantes, aussi vaines qu'inutiles, dans la montagne à la recherche de rebelles introuvables quand ils ne narguent pas de loin. L'auteur raconte la vie au campement, les fêtes, les excès, puis voilà **les premières désertions algériennes.** C'est la trahison d'un père recueilli avec sa famille; il sera tué, femme et enfants renvoyés au douar...

Puis un charnier est découvert, des prisonniers conduits au camp d'internement où ils sont maltraités, tués... Du **maintien de l'ordre, on passe à la guerre.** Encore une embuscade, des tués, des blessés.

Un soir, c'est un mulot qui s'invite sous la tente, on l'apprivoise. Une autre fois, c'est l'âne, devenu inutile, qui (nourrit la troupe, comme la tortue, mascotte d'un jour; l'œuf quotidien de la poule du tirailleur,...

Les Nementcha. La compagnie déménage une nouvelle fois et va plus à l'est occuper une école désaffectée et ses annexes, position isolée à fortifier.

La chasse aux rebelles reprend, sans pitié pour les logis incendiés,

laissant femmes et enfants avec leur misère, parce que les hommes sont absents, parce qu'on se tait. Cependant, des rapports existent avec la population, dans laquelle on sait se cacher de nombreux rebelles.

Mais les moyens manquent, en hommes, en matériel, en armes, en équipements, en nourriture: une forme de coopérative est mise en place par les soldats qui s'approvisionnent chez l'épicier de Khenchela. La troupe est livrée à des ordres inutiles, à des supérieurs qui ignorent ses difficultés et parfois la méprisent; troupe qui voit des rebelles mieux équipés, et cela génère de nombreuses désertions. Des embuscades plus dures, plus meurtrières. **Les fellaghas, comme les troupes françaises, répriment les populations**, les uns massacrant, les autres affamant.

Il faudra le froid et la neige de l'hiver pour que les opérations se calment. Le printemps ramènera les embuscades avec leurs morts, leurs blessés, les maltraités...

Le retour. Le retour tant attendu est enfin annoncé, la relève arrive. La compagnie repasse par Khenchela avant de prendre le train à Batna pour Alger.

Le passage d'enfer en paradis se fait sans transition. Fini pays sec et montagnes pelées. Le vent souffle de la mer, épanche sa douceur dans les palmeraies, ... écrit l'auteur soulagé. Cependant, il y a encore une **décision humiliante** du haut commandement : le **désarmement, par crainte de rébellion**, de cette troupe qui a si bien servi.

Enfin, le sergent Germain Desvignes embarque pour Marseille sur le grand bateau blanc, le *Kairouan*, et poursuit son transfert vers la confortable caserne allemande.

Mi avril 1956 : lui et ses amis sont libérables, le paquetage est rendu. *Les quillards reviennent au pays;* Metz, Paris, Bordeaux, le village, la vieille demeure, le retour. . .

En quelques mots, en fin d'ouvrage, l'auteur nous livre encore sa sensibilité, son humanité, en face de ce qui est devenu une guerre: *Les grands espaces inanimés ont une âme. En dépit de leur aspect hostile, de leur tristesse sous un ciel infini, Germain s'était attaché à ces lieux de terres et de montagnes arides. Un lien s'effiloche et se coupe. En les abandonnant, une sensation de déchirement le saisit, il y a trop vécu d'interminables mois de sa jeunesse. Il les quitte à jamais.*

L'auteur

Paul Claude Delpech, jeune sous-officier du contingent, est chargé du groupe de commandement au sein de la 2^e compagnie du 7^e Régiment de Tirailleurs Marocains, lors de son intervention en A.F.N. (Kabylie, Aurès-Nemencha) au cours des années 1955/1956.



Sergent-chef de réserve, titulaire de la croix du combattant, de la commémorative d'A.F.N., de la reconnaissance de la Nation, revenu à la vie civile, Paul Claude Delpech travaille pendant quarante ans dans le bâtiment, agrégé en architecture (inscrit au Conseil de l'Ordre des Architectes de la Région Centre).

Artiste peintre exposant dans les grands salons parisiens, l'auteur est aussi Président du Chevalet de Touraine, sociétaire des Artistes Français et Chevalier de l'ordre des Arts et Lettres.

Paul Claude Delpech dédie son livre à son frère Yves, aspirant à la 9^e compagnie du 24^e Régiment d'Infanterie Coloniale, tué à la tête de sa section à Ménaâ (Aurès) le 20 juillet 1957, et à tous ceux qui n'ont pas survécu à cette guerre, tragique et inutile.